

Vivant et féminin dans le parcours phobique

Isabelle MORIN

Pour entrer directement dans le vif de la phobie, j'évoquerai une petite histoire pleine d'humour dont se sert Jacques Lacan pour illustrer ce que la tradition hindoue enseigne du *dhavni*, cette modalité de la parole qui fait entendre ce qu'elle ne dit pas. Une jeune fille qui attend son amant sur le bord d'une rivière voit arriver un brahme¹ qui s'engage dans le même chemin. Elle s'écrie alors d'un ton aimable : « Quel bonheur aujourd'hui ! Le chien qui sur cette rive vous effrayait de ses aboiements n'y sera plus, car il vient d'être dévoré par un lion qui fréquente les alentours². » Attachons-nous un instant à considérer, non pas la question de la vérité dans la parole qui fait l'objet de l'intérêt de Lacan, mais celle du statut du chien et du lion. Du fait de cette parole, le chien pourrait bien devenir celui dont la présence rassurerait maintenant le brahme, puisqu'il serait le signe qu'il n'y a pas de lion. En tout cas, c'est ce qui se passerait si ce brahme n'avait pas la phobie des chiens. Mais cette petite fable serait-elle valable avec un sujet phobique des chiens ? Pourra-t-on alors parler de « l'absence rassurante du chien³ » si nous imaginons le brahme phobique ? Le lion est-il pire que le chien pour un sujet qui a la phobie du chien ? C'est toute la différence entre une peur légitime, celle d'un lion, et une phobie. Ce n'est donc pas pour la même raison que l'absence du chien induira les mêmes effets pour chacun. Pour le phobique, c'est parce que le seul surgissement du signifiant *chien* rend présent le chien et fait frissonner le sujet ; pour le non-phobique, c'est parce que son absence est le signe de la présence du lion. Inefficacité du symbolique à épuiser le réel pulsionnel dans un cas et efficacité du symbolique qui substitue un signe à l'absence dans l'autre cas. Derrière chaque chien y a-t-il un lion qui rôde, ou pire ? J'énonce grâce à ce premier bestiaire une prémisse : la phobie est liée, dans l'espace du langage, à une présence pulsionnelle non suffisamment symbolisée, ici la morsure qui entame mentalement la chair.

1. J. Lacan parle bien du brahme et non du brahmane.

2. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 295.

3. P. Bruno, « Le tour de force du poète », dans *La passe*, Toulouse, PUM, 2003, p. 141.

Précisons sans plus attendre l'intérêt inépuisable de la phobie : elle est, comme l'angoisse, le repère le plus sûr pour conduire le sujet à ce qui constitue le plus intime de son être, car, en instaurant une ligne de frontière contre l'angoisse, elle détermine ce dont le sujet doit se protéger. Cependant, rien ne peut s'appréhender de sa singularité sans se saisir de l'hypothèse de l'inconscient. Si nous considérons le travail des psychiatres de la fin du XIX^e siècle quand ils ont séparé les névroses des psychoses, dégageant ainsi la phobie et l'obsession de la « folie », nous constatons qu'ils se sont aussi vite empressés d'effacer la causalité psychique en ne retenant qu'une nomenclature de réactions puis de troubles anxieux. Une porte s'ouvrait pour une psychiatrie du comportement, le symptôme passait ainsi à la trappe. Lacan parlait à propos de ces thérapies d'« une idéologie de la suppression du sujet ⁴ », idéologie qui, tout naturellement, privilégie ce qu'elle croit être une psychologie scientifique sans s'interroger sur ce qu'est *une science amputée du sujet*. La phobie a ainsi perdu sa singularité, son tranchant, son statut de noyau des névroses, elle fut classée parmi les états anxieux au même titre que les TOC.

Freud a élaboré, à cette même époque, une autre clinique, qui redonnait leur place au symptôme et à son noyau, phobique. L'espace de la défense a ouvert une clinique du sujet et non du moi. *La phobie a ainsi dévoilé sa fonction qui est de border le champ du désir*. Dégager de la phobie une parcelle de la vérité du sujet nécessite, si nous souhaitons nous y retrouver dans la structure et ne pas en faire un épiphénomène parmi d'autres, de considérer le sujet de l'inconscient. La phobie est une prise de position du sujet devant quelque chose de non métaphorisé, une absence, du noir, un trou qui nécessite d'interposer un objet signal, un clignotant, dira Lacan, ou un épouvantail, dira Freud, ou encore une tentative de « médusation ⁵ ». Freud a consacré un texte à cette figure de la mythologie grecque, qui fascine et terrifie par son pouvoir apotropaïque. Elle surgit chaque fois qu'il y a lieu d'indiquer l'épouvante. La phobie permet de situer une difficulté de la symbolisation primordiale, elle montre ainsi comment l'irreprésentable est recouvert par la solution phobique dans la symbolisation primordiale. La phobie a une fonction structurale, à dégager et à différencier d'autres tentatives névrotiques qui parent à un défaut du symbolique. Elle n'est pas une maladie, c'est un *modèle mental*, a pu dire Lacan ⁶. Elle peut être considérée à la fois comme symptôme, comme signe, comme petite métaphore délirante ou encore comme moment structural, voire comme solution névrotique à l'angoisse. Cependant, je soutiendrai avant toutes ces hypothèses qu'elle est une modalité subjective pour traiter le réel, celui du vivant et du féminin.

4. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 437.

5. Terme que j'emprunte à Jean Clair, *Méduse*, Paris, NRF/Gallimard, 1989.

6. J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 395.

Lacan rappelle, alors qu'il parle de la pulsion et de sa désintrinsication, que « la phobie du petit Hans, [...] c'était ça, où il promenait Freud et son père, mais où depuis les analystes ont peur ⁷ ». Promenons-nous donc un instant avec Hans pour vérifier que Freud le savait déjà quand il s'arrête pour préciser : « Hans va bientôt pénétrer dans une région où nous ne nous attendions pas à le voir aller ⁸. » C'est le moment où Hans, par l'intermédiaire des petites culottes de la mère, aborde *la question du féminin*, c'est-à-dire de *l'altérité*. La clinique de la phobie nous conduit du vivant au féminin en tant qu'instances du réel mises en tension par le symbolique, qui, lui, n'épuise pas la force pulsionnelle que le vivant et le féminin supportent. Freud, à la fin de son parcours sur l'angoisse, finit par conclure de façon extrêmement simple : « Ce dont on a peur, c'est manifestement de sa propre libido ⁹. »

Le symptôme premier que nous allons appeler « structural », celui qui préside à la constitution du sujet, est un symptôme phobique, du temps de la défense. Il est le résultat d'une répulsion à l'égard d'une certaine jouissance, il est donc une façon de traiter le vivant. Ce premier symptôme est celui qui résiste à toutes les tentatives de déshumanisation chez l'être parlant, il préside ainsi à l'indestructibilité du désir humain. Il s'origine dans la tension entre le langage et le réel. La phobie n'est donc pas une question anodine, ni pour chaque sujet, ni pour la psychanalyse, ni dans notre siècle. Mais, avant d'aborder ses enjeux, je prendrai comme point de départ deux critiques majeures que j'adresse à certains courants qui s'intéressent à la phobie, la première aux cognitivo-comportementalistes, qui éradiquent le symptôme, et la seconde à un certain courant psychanalytique qui tend à réduire la causalité de la phobie à une carence du narcissisme.

Deux critiques

Le courant du cognitivo-comportementalisme entend éradiquer le symptôme phobique en effaçant l'essence même du sujet et, bien sûr, l'inconscient. Ce courant, sans fondement doctrinal sérieux, qui vise l'efficacité pseudo-thérapeutique à court terme, a fondé une nouvelle pratique de rééducation. Ces thérapies envahissent les médias, en particulier télévisuels, et sont de plus en plus prisées par le public. Elles sont simples, voire simplistes, se prétendent rapides et font croire aux lendemains qui chantent. Sont-elles efficaces ? Nous postulons que le symptôme se déplace nécessairement ailleurs, car il n'existe pas de sujet sans symptôme. Sans doute est-ce heureux, car le fait d'éradiquer le symptôme est en soi une tentative de destruction de

7. J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 528.

8. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1979, p. 130.

9. S. Freud, « Angoisse et vie pulsionnelle », dans *Nouvelles conférences de psychanalyse*, Paris, NRF-Gallimard, 1986, p. 115.

l'humain, comme l'a montré Winston, l'anti-héros orwellien de *1984*. Ces thérapies sont donc inquiétantes, par leur ampleur et parce qu'elles impriment un mouvement de plus en plus simplificateur, prédigéré, où le sujet ne pense plus son manque-à-être mais réside dans la croyance en un Autre qui sait sur lui. C'est un retour de l'aliénation la plus radicale.

Ma seconde critique porte sur la position de certains psychanalystes qui pensent la phobie comme « une manifestation liée à la fragilité des assises narcissiques ». J. Bergeret explique, par exemple, que ce qu'il appelle la phobie essentielle « ne repose ni sur une structure névrotique, ni sur une structure psychotique mais sur une *organisation de la personnalité* ayant d'une part réalisé sa cohésion et son unité identificatoire primaire mais dont, d'autre part, la fragilité et l'incertitude narcissiques secondaires ne permettent pas encore le facile accès à l'identification secondaire, donc sexuelle, c'est-à-dire à une organisation de la personnalité placée sous le primat triangulaire et œdipien ¹⁰ ». Si Lacan a fait un sort en 1958 à la notion de *personnalité* dans son débat avec D. Lagache, c'était bien pour montrer comment la prétendue personnalité effaçait totalement le sujet de l'inconscient et pour insister sur la fonction de méconnaissance du moi. A. Birraux, un autre auteur de ce courant, résume ainsi sa position quand elle parle de la prise en charge difficile des phobies d'adolescents : « Ce n'est pas le conflit interne qui s'exprime dans la phobie, mais l'effondrement des bases narcissiques de l'organisation de soi qui contraignent le sujet à réinvestir un fonctionnement primitif au cours duquel il a pu se délester de sa mauveté pulsionnelle et construire un sentiment de cohésion et d'unité qui par l'histoire a été mis à mal ¹¹. »

Ces confrères psychanalystes, très sérieux, se réfèrent comme nous à Freud mais sans la relecture de Lacan ; les lire équivaut parfois à lire une langue étrangère – je ne doute pas qu'ils disent de même en nous lisant, mais les idées d'unité et de cohésion de la personnalité nous sont étrangères parce que antinomiques avec l'inconscient. Est-ce un simple écart de terminologie concernant notre corpus théorique ou alors, s'il n'en est pas ainsi, quels sont les enjeux de nos différences ? Lacan a relu Freud avec les outils de ce qu'il a appelé sa « linguisterie », mettant un accent particulier sur la matérialité du signifiant et sur la prédominance du signifiant sur le signifié. Il a fait un sort à la déviation moïque que tout un courant avait imprimée, même chez ses élèves d'un temps, comme D. Lagache. Ces confrères reconnaissent la division entre deux instances, celle du conscient et celle de l'inconscient, cependant, ils ne connaissent pas les conséquences de la « division du sujet ». Ils privilégient, par

10. J. Bergeret, *La pathologie narcissique*, Paris, Dunod, 1996, p. 102.

11. A. Birraux, *Les phobies*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », n° 2946, 1999, p. 124, ou encore : *L'éloge de la phobie*, Paris, PUF, 1994.

exemple, la conception d'un bon objet qui fournirait un étayage narcissique suffisamment fort pour assurer au sujet une place sécurisante. C'est à partir de cette déviation de la théorie de l'objet que Lacan a entrepris, en 1956, une relecture du cas de Hans pour élaborer une théorie de la relation d'objet orientée, non pas par un bon objet, mais par un manque d'objet. Toutefois, ce qui sans doute accentue la différence de nos points de vue réside dans l'impact de la coupure signifiante fondant l'inconscient, là où le sujet se loge, dans le trou que creuse la pulsion entre les signifiants. À partir de là, la structure du sujet est à relire. On voit bien que le véritable enjeu du débat va se situer dans les conséquences des positions doctrinales, c'est-à-dire dans le traitement de la phobie. Soit il va s'agir d'une analyse qui modifie la position du sujet en lui donnant accès au plus intime de sa jouissance, soit il va s'agir d'une thérapie qui renforce ses assises narcissiques et arme le sujet de son moi. Quels seront dans les deux cas les effets sur la phobie : éradication, déplacement ou cicatrice ?

C'est en effet ce que précise J. Bergeret à propos de la cure qui restitue un étayage narcissique pour permettre aux sujets souffrant d'une phobie génitale – car, pour lui, elle diffère de la phobie narcissique – de renforcer leurs « capacités internes de maîtrise à l'égard de leurs pulsions sexuelles, à l'égard des objets sexuels internalisés dont ils vont voir se réveiller soudain la représentation extérieure ¹² », puisque c'est ce dont ces sujets souffrent. Comme le fait remarquer très justement J.-L. Gaspard, « plutôt que de penser ici l'agoraphobie dans le sens de l'évitement d'une possible rencontre avec l'objet phobogène, l'angoisse est située au regard du danger de perte du soutien vital que représente le fait de quitter la protection de l'objet contraphobique ¹³ ». Il assimile, poursuit J.-L. Gaspard, la phobie à une régression et considère le travail psychique comme la tentative de discrimination entre bon et mauvais objets ¹⁴.

La phobie est non pas une régression mais une étape transitoire et structurante qui doit permettre au sujet de franchir un pas, sans rester en suspens devant ce qui l'arrête : la castration. Il pourra alors « choisir » sa voie vers la névrose hystérique ou emprunter le labyrinthe de la névrose obsessionnelle. La phobie est une « plaque tournante ¹⁵ », disait Lacan. La phobie est une modalité pour traiter un réel qui fait intrusion, qui surgit, alors que le sujet n'a pas encore la possibilité symbolique de le traiter.

12. J. Bergeret, *La pathologie narcissique, op. cit.*, p. 105. C'est une position de Bergeret que j'extrais de son contexte puisque ce dernier dit que ces sujets ont peur de la faiblesse de leurs capacités internes, etc., pour signaler la cause de la peur.

13. J.-L. Gaspard, *Le refus scolaire*, thèse de psychopathologie, sous la direction de M.-J. Sauret, université de Toulouse II le Mirail, soutenue le 8 décembre 2001, p. 88.

14. La difficulté tient dans ce débat au diagnostic de structure, car je parle, dans ce travail, de la phobie qui ne s'appelle phobie que s'il s'agit de névrose et non de psychose. Nous n'avons pas les mêmes repères de structure concernant les psychoses non déclenchées, désignées comme états limites.

15. J. Lacan, *Le séminaire, D'un Autre à l'autre*, inédit, leçon du 14 mai 1969.

En effet, *pour traiter le vivant et le féminin, il s'agit de consentir à la castration*, la castration symbolique. Notons de plus que « le soutien vital » dont parle J. Bergeret, c'est le désir. Nul ne doute, après avoir suivi Hans, que le sujet névrosé recule devant le désir parce qu'il implique la castration. Mais reculer devant le désir n'est pas équivalent à le perdre, le désir restant indestructible. *L'angoisse se situe donc non pas devant le danger de perte de soutien vital mais, au contraire, devant le surgissement du désir de l'Autre, qui convoque le sujet à la dimension du désir, donc de la castration*. La phobie est présente dans toutes les névroses comme cicatrice de la constitution du sujet. Elle peut être réactualisée à certaines périodes de la vie, ou à l'occasion de certaines rencontres.

Poursuivons notre lecture de la phobie. Hans est délogé soudain de l'identification à la part qui manque dans l'image maternelle quand il imagine la satisfaire ou la combler. Ce moment est inauguré par l'intervention de sa mère : alors qu'il lui vante son pénis, elle lui répond que c'est une cochonnerie. Le délogement soudain de cette place, au moment où il aperçoit que la mère désire ailleurs, qu'elle manque ou est défaillante, fait vaciller son être et le confronte à une béance dans laquelle il n'est plus représenté dans l'Autre. C'est sans doute ce moment de destitution que nos confrères considèrent comme une défaillance narcissique. Disons que, quand la béance du $-\phi$, c'est-à-dire du manque, s'ouvre dans l'Autre maternel, une même béance s'ouvre pour l'enfant. Il s'agit non pas de défaillance narcissique mais d'un moment structural lié à la castration de l'Autre, moment essentiel qui va conduire le sujet à symboliser la perte pour entrer dans le champ du désir. Cette expérience est salutaire si le père est à la bonne place ; l'enfant pourra alors l'utiliser pour sortir de ce moment difficile. Mais si le père n'assume pas sa fonction de père réel, l'enfant va chercher dans son environnement un agent de la castration nécessaire à l'assomption de l'opération de castration.

En conséquence, je pense que nos différences sont liées non pas simplement à une disparité dans la façon de dire les choses, mais à un écart fondamental qui résulte, si je le réduis au plus radical, des conséquences de la coupure signifiante et de la castration de l'Autre. Si la fragilité des assises narcissiques conduit le thérapeute à renforcer les assises moïques du sujet, qu'advient-il d'un tel sujet armé de son moi ? Notre responsabilité d'analyste tient aux conséquences que nous tirons des faits cliniques rencontrés. Ce que certains prennent pour de *la fragilité narcissique* relève, dans la névrose, d'une vacillation de « l'assurance que le sujet prend de son fantasme ». Quand certains sujets rencontrent *un réel*, cette belle assurance peut être battue en brèche, ce qui les conduit parfois à s'adresser à un psychanalyste. La différence de nos pratiques est de taille parce que, loin de renforcer la fragilité narcissique, nous allons au contraire diriger la cure en creusant le sillon de la vacillation du fantasme, nous prêtant à être le semblant d'objet pour viser une destitution de la position fan-

tasmatique du sujet. J'arrête là la lecture de nos divergences, tout en précisant que c'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai suivi le sérieux de ces travaux qui m'a permis de saisir l'enjeu, pour l'avenir de la psychanalyse, de nos différences.

Deux phobies

La phobie est l'avant-poste de la construction du fantasme. Elle est ce temps de suspension devant la castration de l'Autre, un moment où le sujet ne se décide pas à consentir à sa propre castration. Ce n'est qu'à partir du moment où le sujet symbolise la perte qu'il consent à la castration et élabore le fantasme qui va soutenir sa réalité psychique. Le symptôme précède le fantasme qui assoit sa construction sur son architecture pulsionnelle. Une fois dégagée de sa gangue névrotique, la phobie ouvre une voie pour faire « une aide à partir du trou », là où le sujet a creusé sa place. Avant d'avoir fait ce pas, la phobie englué le sujet dans un espace sphérique, c'est-à-dire clos. Son destin dépend donc de ce que le sujet consent à rencontrer, à savoir et à déduire pour que ce savoir ait des conséquences dans sa vie.

La phobie est le prix à payer pour entrer dans la névrose, une sorte de droit de passage dont le sujet devrait s'acquitter. Pour passer, il doit montrer son certificat de castration aux chiens de Diane qui gardent le passage. La phobie est un événement nécessaire qui indique qu'un moment structurant est en cours, celui de la castration. Elle inscrit, pour solde de tout compte, une marque sur le sujet, le tatouage de sa singularité, c'est-à-dire le sceau définitif de ce qui avait présidé à son émergence de sujet. Elle est à ce titre ce qui lui reste de plus précieux s'il veut savoir.

Je propose à partir de là que la phobie se déploie en deux temps.

D'abord une phobie originaire, dont je parlais précédemment, liée à la défense, qui dessine les premiers linéaments d'une aversion (a-ersion) qui mobilise la défense et vient inscrire, comme Freud le proposait dans « Die Verneinung », un intérieur et le réel expulsé à l'extérieur. Le langage et le symptôme auront un effet asphérique permettant de sortir de la sphère, et le sujet viendra à la place du trou d'où s'invagine la jouissance de celui qui naît à la vie. Freud repérait cet effet de la défense dès 1894, quand il parlait de la sexualité en excès, intraduisible en image verbale, qui crée un trou dans le psychisme et détermine le symptôme premier comme un ratage de la défense contre la pulsion. Cette phobie constitutive du sujet, voire sa preuve, est une modalité de traitement des palpitations du vivant. *L'insurrection devient alors traitement.*

Ensuite, une phobie secondaire, la phobie à proprement parler, qui est une modalité pour traiter le féminin, le « hors-phallique », l'altérité foncière rencontrée dans la mère quand elle apparaît manquante. Lacan dit que la phobie éclate quand

la mère manque de phallus, quand elle est perçue comme femme, privée du phallus symbolique. Moment difficile où l'enfant en appelle, pour franchir cette étape, à quelque chose dans le père, « de plus fort que le vrai », que nous appelons *l'incastable du père*, pour dire que la castration symbolique laisse un reste qui ne se laisse pas entamer. Si le père met en fonction ce reste réel, il agit comme agent de la castration. En effet, cet élément incastable démontre que le père est passé par l'épreuve de la castration, mais qu'il reste un bout de réel imposant à l'enfant la loi paternelle, celle qui va mettre le désir de la mère à distance. Ce bout de réel peut être, par exemple, sa colère. Hans la demande à son père dans leur dialogue du 21 avril 1908 : « Si, c'est vrai, tu te mets en colère, je le sais, ça doit être vrai ¹⁶. » Si le père n'agit pas ce réel, l'enfant le réclame en s'appareillant d'une phobie et reste dans l'évitement tant qu'il n'a pas levé ce temps de suspension devant la castration, tant qu'il n'y a pas consenti. Le père réel permet de dégager sa fonction : non pas celle qui consisterait à être le castrateur ¹⁷, ce serait le père imaginaire, ni celle qui le conduirait à se réduire à du symbolique, comme le père de Hans, mais celle qui consiste à risquer, dans la transmission, sa part de réel. Sans ce réel du père, le sujet va chercher dans l'espace un agent possible de la castration qui aura cette fonction de le soumettre à la castration. Seulement, attention, il s'agit de repérer que cet agent est choisi à partir de ce qui anime le désir du père, ce que nous appelons l'objet *a* ¹⁸. Je donne un petit éclairage à partir du cas de Hans, car on ne sait pas grand-chose de la jouissance incastable du père. Or, Freud omet de raconter une petite anecdote : il était venu lui-même apporter comme cadeau pour les 3 ans de Hans un cheval à bascule. Hans n'est pas sans s'apercevoir que quelque chose de Freud, la psychanalyse, mobilise son père, éveille son désir. Le cheval est alors une métonymie du désir du père ¹⁹. Bien sûr, ce qui devrait animer son père, ce serait le désir pour la femme qu'il a choisie. C'est sans doute en quoi la position désirante du père rend la partie plus difficile pour Hans. On ne sait rien de la père-version paternelle, de la version de son désir et de sa jouissance, de son incastable, parce que précisément le père de Hans se voudrait entièrement castré symboliquement, il se voulait un père impeccable.

L'objet phobogène recouvre l'irreprésentable là où la libido ne passe pas toute dans le spéculaire, ce que le montage du miroir sphérique montre en laissant un point aveugle, une tache, une partie irreprésentable dans l'image, que Lacan écrivait dans

16. S. Freud, « Analyse d'une phobie d'un petit garçon de cinq ans », dans *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 151.

17. L'agent de la castration est celui qui assume d'être l'agent d'une opération, il est le représentant de ce qui soumet à la castration ; le castrateur serait celui qui l'exerce en acte.

18. L'objet *a* est le nom donné à ce qui condense la jouissance d'un sujet, ce qui la cause. C'est ce qui ne se laisse pas réduire par du symbolique.

19. M. Graf, *Tel quel*, n° 88, Paris, 1981. Cette anecdote est racontée par Max Graf, le père de Hans, dans cet article publié après la mort de Freud pour lui rendre hommage.

un premier temps *a*. C'est, en effet, dans ce trou dans l'image de l'Autre que se place l'objet *a* pour obturer la négativation phallique $-\phi$. C'est ce qui fait dire à Lacan en 1966 que la béance causale est le manque phallique dans l'image spéculaire²⁰. S'étonnera-t-on dès lors qu'une analyse conduite à réduire l'objet à la pulsion qui en fait le tour si l'angoisse apparaît sur fond de manque d'objet ? En réalité, ce dont l'enfant n'arrive pas à se séparer, c'est d'être l'objet condensateur de la jouissance maternelle. Le moment difficile, que Lacan fait apparaître et élabore en 1956, moment qui fait vaciller l'enfant dans ses assises symboliques, quand il chute de sa place de phallus imaginaire de la mère, serait salvateur pour lui si le père lui permettait, en misant sa part de jouissance incastrable, de ne plus être l'objet *a* de sa mère. J'ai avancé dans divers travaux que le féminin était principe de séparation, ce que la phobie démontre, mais précisons une fois de plus : à la condition du père réel. Ce n'est pas l'objet qui angoisse, ce sont les figures de la pulsion. Quelles sont ces figures qui vont l'incarner au point de faire émerger l'angoisse ? Nous allons suivre la tache noire de Hans pour saisir sa fonction et la corréler à la fonction du masque.

Deux masques

Pour Hans, le cheval est le signifiant sur lequel est venue s'échouer sa phobie, réduite à deux éléments : *la tache noire* et *le charivari*, réduction pulsionnelle à l'oral et à la voix, sans oublier le regard par le biais de ce qui lui échappe. La tache noire cache la morsure, le trou de l'oralité, lieu même du pulsionnel qui risque de happer Hans. La tache et le charivari sont réduits, par le travail qu'il fait avec son père, à une métonymie de l'objet phobogène, ils condensent le plus petit dénominateur commun de la peur. Ils masquent tout autant qu'ils protègent de ce qui est caché ; c'est la fonction apotropaïque de Méduse mais aussi celle du totem qui menace et protège. Les masques ou les visages grimés font souvent partie des phobies enfantines. Cependant, nous remarquons immédiatement qu'il y a *deux types de masques* : le premier, du type de celui de Méduse, est une face pleine sans trous pour les yeux, effrayante, qui confronte le sujet à l'horreur ; le second, que nous appelons ici le masque à trous, fait valoir non pas l'horreur mais une énigme²¹. Derrière le masque à trous peut s'incarner la part sadique que l'enfant prête à l'Autre, un support fantasmatique – le pire pourrait bien se tramer dans les coulisses. Essayons de considérer la fonction de chacun de ces types de masques. L'enjeu est un savoir dont dépend la levée du voile, c'est là que le fétichiste s'arrête, dans une « halte mnésique », disait Freud. Le phobique,

20. J. Lacan, « De nos antécédents », dans *Écrits*, op. cit., p. 70. Il dit pour commenter ce qu'un film lui démontra d'« une petite fille se confrontant nue au miroir : sa main en éclair croisant, d'un travers gauche, le manque phallique ».

21. Ce sont les masques qui ont deux trous à la place des yeux alors que le masque de Méduse est une face pleine peinte.

même s'il suspend son acte, consent à savoir, ce qui l'engagera dans la névrose. La tache noire protège de la morsure et cache « la Chose pas regardable de la mère ». Ce n'est pas sans quelque impertinence que je mets en parallèle le masque à trous avec les culottes de la mère de Hans pour interroger leurs différences. Le voile des culottes de la mère masque le sexe qu'il n'y a pas et fait ainsi exister le phallus comme signifiant du manque. Cependant, le masque à trous a lui-même deux faces, la première quand il est incarné, la seconde quand il est seul. Examinons sa fonction à partir d'un premier entretien clinique avec Marie, une petite fille de 6 ans.

Marie a voulu me parler de ses soucis au moment où ses parents se séparent. Elle pense d'abord que sa mère préfère sa sœur. Elle le sait à cause du bruit des bisous que sa mère fait à sa sœur le soir avant de se coucher : ils sont plus forts que ceux qu'elle lui fait. Elle me demande si je sais ce qu'elle peut faire pour que sa mère l'aime davantage. Elle fait pourtant tout ce qu'elle peut, mais rien ne change. Alors, elle me dit son secret : elle a très peur des clowns. Cela a commencé à un spectacle où le clown était maquillé – elle décrit le maquillage. Il venait chercher les enfants et elle avait peur qu'il vienne la chercher. Puis elle me dit que, en fait, elle a eu encore plus peur des masques qu'elle a vus lors d'une exposition. Plus tard, pour Halloween, son frère s'est déguisé avec un masque et des échasses, il était tout noir et il est sorti du placard avec une grosse voix, et elle a eu très peur. Elle associe alors immédiatement sur le fait qu'elle a très peur de ce qui est arrivée à E., une petite fille de 9 ans qui a été enlevée et dont les médias parlent beaucoup. Elle voudrait la sauver, mais elle ne sait pas où elle est. Ce qui lui fait peur, ce sont ces petites filles que l'on enlève et que l'on retrouve dans des poubelles. Je lui demande en nous séparant si les bisous de sa mère ont à voir avec les masques. Elle dit qu'elle va réfléchir. Là où Hans supplie son père de le gronder, Marie agite un masque, elle a peur qu'il n'y ait rien derrière. Et s'il n'y avait pas de père pour faire médiation entre elle et sa mère ?

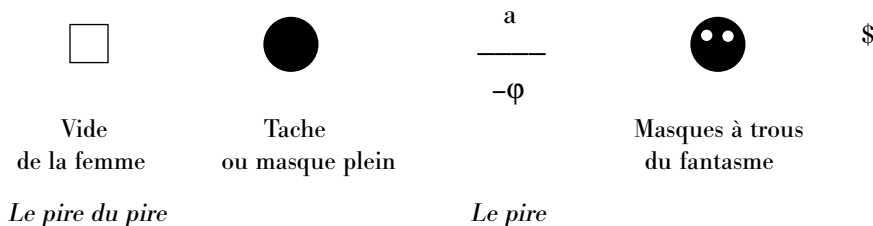
Dans la préface à *L'éveil du printemps*, Lacan avance : « Le masque seul existerait à la place de vide où je mets La femme. » Le masque seul, c'est celui qui n'est pas porté. C'est le masque qui angoisse Marie, en laissant filtrer l'absence du « sans regard ». La place de vide de la femme est derrière le regard présent ou absent du père. La castration paternelle cache la castration maternelle. Le culmen de l'angoisse est non pas de ne rien voir, mais de ne pas savoir ce que l'on voit ou ne voit pas, comme de frôler quelque chose dans le noir. La tache noire est donc ce qui protège en indexant l'abîme qu'ouvre le féminin. Cette tache a la fonction du masque de Méduse et elle nous montre que la fonction de la morsure n'est pas seulement d'arrimer le désir à une pulsion partielle, mais qu'elle sert aussi à recouvrir ce qu'il y a derrière la tache, le $-\varnothing$ de la castration maternelle. Avec Lacan, nous avons appris à l'écrire : $a / -\varnothing$, crainte autant que désir, pour montrer que a recouvre le $-\varnothing$ de la castration. La morsure est crainte en avant-poste et anime le désir derrière la tache.


Je propose deux écritures de la fonction de la tache/masque.

Dans le premier temps, avant que le fantasme ne se constitue, on peut représenter la fonction du masque dans la phobie par le schéma suivant, où *a* est l'écriture de la morsure, le rond noir la tache ou masque plein, et le petit carré que j'emprunte à Bourbaki l'écriture du vide pour l'irreprésentable du féminin.



Puis on aurait le temps où le fantasme se constitue. Le sujet entre alors dans une névrose, hystérie ou névrose obsessionnelle. Le masque est non plus la tache ou le maquillage mais le masque à trous qui permet au fantasme de se constituer. Marie le démontre en passant de la peur du maquillage à la peur du *masque à trous*. L'écriture du pire dans la névrose s'écrirait alors :



Nous appelons *pire* : $a / -\varphi$, l'espace où règne la pulsion, et *pire du pire* : , le vide de la femme qui ne garantit rien.

Si une analyse doit permettre de soulever le masque de Méduse, ici le maquillage du clown, ce n'est pas sans l'accompagnement de l'Homme masqué²². La construction du fantasme utilise le masque à trous pour traiter Méduse. Les trous permettent la supposition fantasmatique concernant la jouissance de l'Autre. Une analyse permet de savoir ce qui a fait masque à trous pour abriter le réel du père, c'est la seule façon d'atteindre le fantasme pour le traverser. Si le Père vient s'incarner derrière ce masque, c'est pour masquer le vide de la femme et faire « ex-sister le nom là où c'était le vide – et non la Chose²³ ». D'où le fait que, si l'Homme masqué est un des Noms

22. Référence à la pièce de F. Wedekind et à la préface que J. Lacan lui consacre, dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 561-565.

23. P. Bruno, « Le complexe paternel, le masque et la toile », dans P. Bruno et M.-J. Sauret, *Problèmes de psychanalyse*, Association de psychanalyse Jacques Lacan, 2003, p. 70.

du père, sa fonction n'est pas de tout réduire à du symbolique, ce qui mortifierait la vie. Sa véritable fonction « n'est pas ce qui réduit le réel du père à un symbole mais ce qui soustrait la loi (du symbolique, du langage) à la mort ²⁴ », faisant suite à ce qu'avance Lacan en 1958 que « la vraie fonction du père est d'unir un désir à la loi » ou encore que « le père est le vecteur de l'incarnation du désir dans la loi ».

La phobie nécessite un travail mental, celui du passage de la forme manquante sur le plan imaginaire au symbolique, nécessitant en premier lieu le décollement de l'identification à ce qui complèterait la mère. L'opération symbolique de castration sur un objet imaginaire permet à l'enfant, pour peu, comme nous venons de le voir, que le père réel soit mis en fonction, de sortir de la phobie, pour entrer dans l'univers de la parole. C'est ainsi que les difficultés de certains sujets phobiques dans leurs rapports au symbolique font état de quelque chose qui ne va pas dans la castration de jouissance qu'impose le langage. C'est enfin le poids du pulsionnel qui nous conduit vers la symbolisation primordiale, en mesurant à quel point la Chose n'est pas désactivée quand un sujet choisit la phobie pour se protéger de l'angoisse. Il choisit un signifiant-objet, que je préfère appeler ainsi puisqu'il y a une forme de ratage de la symbolisation, en témoigne l'enjeu pulsionnel dans le choix du signifiant, qui n'est pas à négliger – il porte en lui le pire (morsure, piqûre, chute et...). Ce n'est pas un signifiant pur, sinon le sujet ne frissonnerait pas ainsi à sa simple évocation. C'est un signifiant encore habité par la chose. Il serait du reste plus juste de dire un signifiant-chose. Le signifiant phobogène est alors pour le sujet, c'est sa fonction, une véritable tentative pour lier *la paire signifiante*, S₁-S₂, fondatrice du langage, le sujet refusant ainsi l'aphanisis nécessaire pour se loger dans le trou entre les signifiants, ce trou du désir. La phobie vient à la place de ce trou pour l'obturer.

En tant que symptôme originaire, je l'ai déjà précisé et j'espère ne pas trop insister, il est donc le point d'orgue de la constitution subjective, puis, dans son temps second, il est à l'origine du désir sexué et du choix du sexe dans la rencontre avec la castration de l'Autre maternel. Il permet au sujet, « si les petits cochons ne le mangent pas en chemin », de s'inscrire dans la différence des sexes, mais aussi, pour ceux qui choisissent la position virile, de consentir, dans le meilleur des cas, au féminin dans la rencontre avec une femme.

Enjeux

Il nous reste maintenant à envisager l'enjeu de la phobie dans les pratiques et dans les discours pour saisir son destin dans le lien social.

24. P. Bruno, *La passe*, op. cit., p. 244.

Dans la science, la phobie prend, avec la psychanalyse, une nouvelle place, non plus celle à laquelle les psychiatres l'ont reléguée – un trouble de l'anxiété – mais au contraire celle du noyau des névroses. Si la science ne veut pas être confondue avec le scientisme, elle doit cesser de faire l'impasse sur le sujet et sur le féminin en reconsidérant leur impact. « Louche refus » de la science, si cette dernière, et plus particulièrement la médecine, ne reconnaît pas l'impact du désir et celui du signifiant qui écrit les blasons de la jouissance sur le corps.

Dans le lien social, à l'heure où l'on met en avant tant de phobies, qui bien souvent n'en sont pas, peut-on refuser de reconnaître les enjeux de la phobie d'une part dans des structures sociales qui veulent éradiquer tout symptôme en laissant des individus « heureux » mais décérébrés, d'autre part dans les sociétés qui neutralisent le féminin ? Nous remarquons qu'aux deux pôles, celui du capitalisme et celui de toutes les formes d'intégrisme religieux, il y a forclusion du féminin. Pour illustrer mon propos, je choisis dans l'actualité politique du moment (octobre 2004) l'exemple de la campagne électorale américaine. Un article récent, « La campagne du macho texan ²⁵ », présente cette campagne comme une tentative d'éradiquer ou de neutraliser le féminin, le grand danger qui guette le mâle américain. Stephen Ducat ²⁶, interviewé, parle de la façon dont Bush construit sa campagne : en faisant étalage de sa masculinité de Texan. Il joue sur l'anxiété masculine parce que les Américains ont vu leur masculinité menacée par le chômage, le féminisme, etc. Du coup, ils ont sexué les questions en méprisant tout ce qui pourrait de près ou de loin rappeler une position féminine. L'environnement, par exemple, est ridiculisé : on traite l'État de « nounou » pour le renvoyer « aux reproches adressés à un petit enfant qui reste dans les jupons de sa mère ». L'enjeu est de ne pas être *a wimp*, une mauviette, ce qui signifie une femme. Pour les hommes, le danger est celui de la féminisation, réduite à l'émasculatation. Le Texan est toujours dans l'imaginaire le cow-boy viril, et non une mauviette. Voilà un bel exemple où le social agit contre un lien social vivant. Tout lien social qui se fonde sur le refus du féminin détruit le vivant. C'est le résultat de la pulsion de mort en exercice, quand elle se désintrie de la pulsion de vie et la surmonte.

Dans l'art, postulons que la création est une tentative pour traiter la chose dans l'objet. Les œuvres de création sont celles qui n'ont pas de père, et l'artiste les signe avec son objet *a*. Nous pouvons alors considérer que la phobie y résonne en sous-main.

Il nous reste maintenant à revenir sur ce que devient la phobie dans le champ de la psychanalyse. Dans le discours analytique, la phobie est une aide pour l'analyste. J'insiste sur le cristal de la phobie parce qu'il mobilise avec une particulière acuité la

25. *Nouvel observateur*, n° 2081, 23 au 29 septembre, p. 64-66.

26. S. Ducat, *The Wimp Factor, Gender Gaps, Holy Wars, and the Politics of Anxious Masculinity*, Beacon Press, 2004.

pulsion, permettant de repérer comment l'objet *a* est mis en fonction. C'est le fil conducteur pour que le symptôme et le fantasme, dont la trame est toujours pulsionnelle, livrent, après déchiffrement, le secret du puzzle de la singularité de chaque sujet. L'analyste, dans la direction de la cure, pourrait viser à dégager dans chaque névrose son armature phobique.

Une dernière remarque pour introduire un débat sur la psychanalyse en extension, débat qui me tient tout particulièrement à cœur. On peut observer que les sociétés analytiques qui regroupent des psychanalystes pour assurer l'avenir de la psychanalyse (et non celui des analystes) deviennent souvent sectaires sitôt que l'institutionnalisation a pris le pas, favorisant ainsi un retour à l'enclos phobique, voire contra-phobique. Il faut en général moins d'un an pour que « les suffisants » et « les petits souliers » reprennent leurs places²⁷, et que la jeune garde aspire au « vétéranat²⁸ ». La secte reconnaît son gourou mais jamais l'altérité qui menacerait le gourou. Ces tentatives de se grouper en sociétés savantes ne sont-elles pas un retour phobique, une façon de recréer un lien phobique avec l'autre, celui que l'on croit connaître et dont on espère être reconnu, pour s'enfermer dans un nouvel enclos, celui des psychanalystes, et éviter le nouveau qui pourrait surgir ?

À partir de cette interrogation, je vais tirer un fil en partant d'une remarque de Lacan, dans sa première proposition de la passe, à propos de l'épreuve de l'École de psychanalyse. Je choisis de le mettre clairement en exergue :

« Ça peut indiquer qu'un psychanalyste *doit toujours pouvoir choisir entre l'analyse et les psychanalystes*²⁹. »

« Choisir les psychanalystes » pourrait consister à choisir un retour à l'abri de l'enclos phobique aussitôt sorti de la cure. Mais ce choix n'équivaut-il pas à un déni de la psychanalyse, déni dont Lacan montrait en 1975 qu'il concernait particulièrement les psychanalystes ? Tout dépend des conditions de l'enclos, me direz-vous. Néanmoins, un enclos est par définition clos ; opposons-lui l'asphère et son point de perspective qui signe la sortie du fantasme et de la névrose. La question soulevée porte donc, une fois de plus, sur la fin de l'analyse ; c'est l'enjeu de la proposition que fait Lacan en 1967 aux psychanalystes. Comment les psychanalystes pourraient-ils se recruter autrement que sur l'honorabilité ou sur leurs titres et leurs travaux ? À quelles conditions, si ce n'est en misant sur leur rapport à l'inconscient ? Pour cela, Lacan propose à celui qui pense pouvoir occuper la place de l'analyste de témoigner

27. Je fais référence à la critique que porte Lacan à l'état de la psychanalyse en 1956, dans les *Écrits*, *op. cit.*, p. 459-486.

28. *Ibid.*, p. 473.

29. J. Lacan, « Première version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 587.

du passage de l'analysant à l'analyste et de sa conclusion à la sortie de son enclos névrotique. Révolution au palais et insurrection de ceux qui se prenaient pour les fils. Nous en sommes, trente-sept ans plus tard, à peu près au même point...

Lacan conjecturait alors que, si tel est le cas, « le Père idéal, c'est-à-dire le Père mort, conditionne les limites où restera désormais le procès analytique ³⁰ ». Pourtant, un an après, grâce à l'impact de sa proposition, il a pu faire le pas d'une critique de l'Œdipe dans son séminaire suivant, *L'envers de la psychanalyse*, critique qui change l'éclairage porté sur la structure d'une école qui ouvrirait à la psychanalyse. Le père mort, imaginaire, cède la place au vivant increvable du père qui instaure la loi du désir, celui qui mise son incastrable dans la transmission. C'est sans doute ce qui a fait dire à Lacan qu'on ne lui arrachera pas comme cela son bout de réel, sauf à le tuer : « On arrivera bien, bien sûr, à me faire lâcher cette résistance ; on arrivera bien à me châtrer, puisque c'est le sort commun des pères. Voilà. Ce que Freud ne dit pas, sauf comme ça en oblique, par équivoque, c'est que les vrais de vrais, les vrais de pères, c'est ça le secret du prétendu meurtre, c'est qu'il faut les tuer pour ça, pour qu'ils lâchent le bout de réel ³¹. » Cette substitution du « bout de réel » du père vivant au père idéal, mort, devrait en toute logique avoir quelques conséquences sur la façon de penser une école pour la psychanalyse. Une école qui impliquerait que « chaque membre réinvente la psychanalyse ».

C'est la phobie, sans nul doute, qui enseigne sur ce *bout de réel*, imputé par la suite au père du fantôme, qui permet que s'instaure un lien vivant à l'autre, sans la peur de disparaître. C'est donc à partir de ce remaniement de la fonction du père que Lacan adresse une critique en règle à ce qu'est devenue l'école qu'il avait fondée trois ans plus tôt, en 1964. Il s'engage, dans sa première proposition pour le psychanalyste de l'école, en 1967, dans une critique de l'extension de la psychanalyse à partir de ce qu'il appelle les trois facticités – celle de la famille par le biais de la sexualité, celle de l'Œdipe et celle de la leçon des camps de concentration –, facticités qu'il conjugue aux trois registres, symbolique, imaginaire et réel. Il montre que l'exclusion de la dialectique œdipienne, celle qui dialectiserait le père vivant avec le père mort, a laissé les coordonnées d'une ombre profonde dans le réel. Il s'agit des conséquences de l'universalisation du sujet de la science – il avance alors ce qui s'est passé dans les camps de concentration. Ce passage a souvent été commenté, mais revenons une nouvelle fois à ce que Lacan souhaitait avancer pour les psychanalystes à ce propos. Il fait valoir « la montée d'un monde organisé sur toutes les formes de ségrégation » et parle, à propos du mouvement psychanalytique, de l'assurance prise de trouver un accueil,

30. *Ibid.*, p. 588.

31. J. Lacan, « Congrès de Strasbourg. Inhibition et acting out » (mars 1976), *Lettres de l'école*, n° XIX.

une solidarité, contre la menace des camps ³². Il conclut : « L'analyse se trouve ainsi protéger ses tenants – d'une réduction des devoirs impliqués dans le désir de l'analyste. » Il s'agit de relire ce premier texte avec sa seconde proposition, publiée et souvent commentée, donc plus connue de tous. Les sociétés existantes qui font prévaloir l'identification de l'analysant à son guide (le psychanalyste) « ne laissent plus que le refuge du mot d'ordre », déni même, là encore, de ce que le sujet apprend d'une analyse. *Quant à la troisième facticité*, réelle, celle de ce que les camps de concentration nous ont montré, le « remaniement des groupes sociaux par la science et l'universalisation qu'elle y introduit » ne vont qu'amplifier les procès de ségrégation introduits par le marché et par la science. Comment le désir de l'analyste va-t-il se situer dans cette conjoncture, comment va-t-il tenir sa place ? Voilà la question que Lacan pose aux analystes. Il s'agit non pas d'entrer dans une école pour se protéger de ces effets de ségrégation, mais de faire école pour soutenir le désir de l'analyste, mais aussi dans le monde, dans le lien social, dans la culture et dans la civilisation. La psychanalyse en extension ne vaut que par l'intension.

C'est ainsi que la phobie est au cœur de ces questions de psychanalyse en extension puisqu'elle est en quelque sorte le plus court chemin, en tant qu'armature névrotique, pour viser une fin de cure qui destitue le sujet de son fantasme. Cette destitution nécessite la chute de l'objet *a*, à travers son aperçu, avec les conséquences de dévalorisation de la jouissance phallique et de celle du symptôme et de déconsistance de l'Autre. Il reste au sujet à se confronter au vide au cœur de la signification – $S(\emptyset)$, l'*ab-sens* – et à en tirer les conséquences. La phobie n'est pas la peur, elle cache l'angoisse du vide. Les laps d'espace ³³ font cette angoisse, lui donnent corps, quand résonne l'infini des grands espaces avec sa discontinuité. C'est à ce point précis que les navigateurs inventent le triangle des Bermudes, les mythologues l'Atlantide, les peureux le monstre du Loch Ness... Toutes ces tentatives recouvrent le manque de signification, c'est-à-dire ce qui manque dans le savoir pour que le signifiant dise la Chose. Cette dernière ne se laisse pas apprivoiser à cause de l'objet *a*, logé en son centre. Ce petit élément « sauvage », irréductible à la signification, est une empreinte déterminante. C'est le réel dont dépendra, de façon la plus intime, la vie psychique du sujet.

Puisque la phobie est une affaire de frontière, de limite et de franchissement, qui se constitue dans l'espace, je ne résiste pas pour conclure à rappeler une autre histoire, que raconte Peter Sloterdijk ³⁴. Il la qualifie de « la plus audacieuse et la plus

32. Il précise en particulier qu'aucun des membres de l'IPA n'a péri dans les camps – il ne savait pas encore que si.

33. Expression heureuse que j'emprunte à G. Perec dans son « Prière d'insérer », dans *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 2003.

34. P. Sloterdijk, *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 145-147. M Lapeyre m'a signalé cette petite histoire et je l'en remercie vivement, car elle aurait manqué.

riche de conséquences de toutes celles qu'on n'a jamais osées dans l'histoire de l'esprit d'entreprise européen ». Cette histoire se situe au XV^e siècle, lorsque les Européens ont tourné leurs regards et leurs pensées vers l'Atlantique pour ouvrir leur horizon. Ils se sont adressés aux marins portugais pour résoudre un problème insurmontable, celui de revenir contre les vents. Alors une idée est venue aux *marinheiros* portugais. Sloterdijk raconte que « les marins portugais se sont fiancés avec le vent. Ils se sont laissés tomber – d'abord en pensée, puis sur des navires – dans les belles brises fiables qui soufflent sur l'océan et éloignent de l'Europe. Ils ont franchi la frontière, à partir de laquelle il n'existe plus d'espoir rationnel en un retour, et ont laissé l'alizé les porter en haute mer, engageant inconditionnellement leurs navires et leurs vies. » Ces *marinheiros* du XV^e siècle ont dû, pour le comprendre, se précipiter dans un tourbillon qui leur était totalement invisible et s'abandonner à son mouvement, pour le meilleur et pour le pire. Leur idée était de trouver le vent de retour. Ils l'ont trouvé en faisant le pari que, tenant le cap vers l'ouest, ils rencontreraient nécessairement les zones de vent d'ouest dans lesquelles ils trouveraient le vent de retour. Cette manœuvre fantastique s'appelle *Volta do mar*, la volte de mer. « Sans elle, les hommes n'auraient pas trouvé l'Amérique. [...] Ce faisant, ces navigateurs ont appris sur les vents de l'Atlantique nord, en particulier ils ont compris que les vents euro-américains constituaient un système. En particulier le tourbillon de masse d'air, au-dessus de l'Atlantique, constitue un courant constant, tempétueux, vers l'est. » Sloterdijk rappelle que, pour Heidegger, « un point de rotation se cache au cœur du péril ».

Le phobique guérit de la phobie, non pas comme ces *marinheiros* portugais qui cherchent la voie de retour, mais quand il consent à ce que ce voyage soit sans retour : « *So es War soll Ich werden* ³⁵. » Après avoir franchi ce qu'il croyait être le péril, la rotation devient, grâce à l'effet asphérique du symptôme, un retournement, qui permet de ne pas revenir au port œdipien, pour engager le sujet vers les lointains horizons du désir, celui où le vivant et le féminin ont quelque chance de renouveler le lien social.

35. À la fin de l'analyse, « là où c'était, le je doit advenir ».